

L'ordre du désir Entrevue de Marcel Bélanger

Susy Turcotte

Number 11, December 1983, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

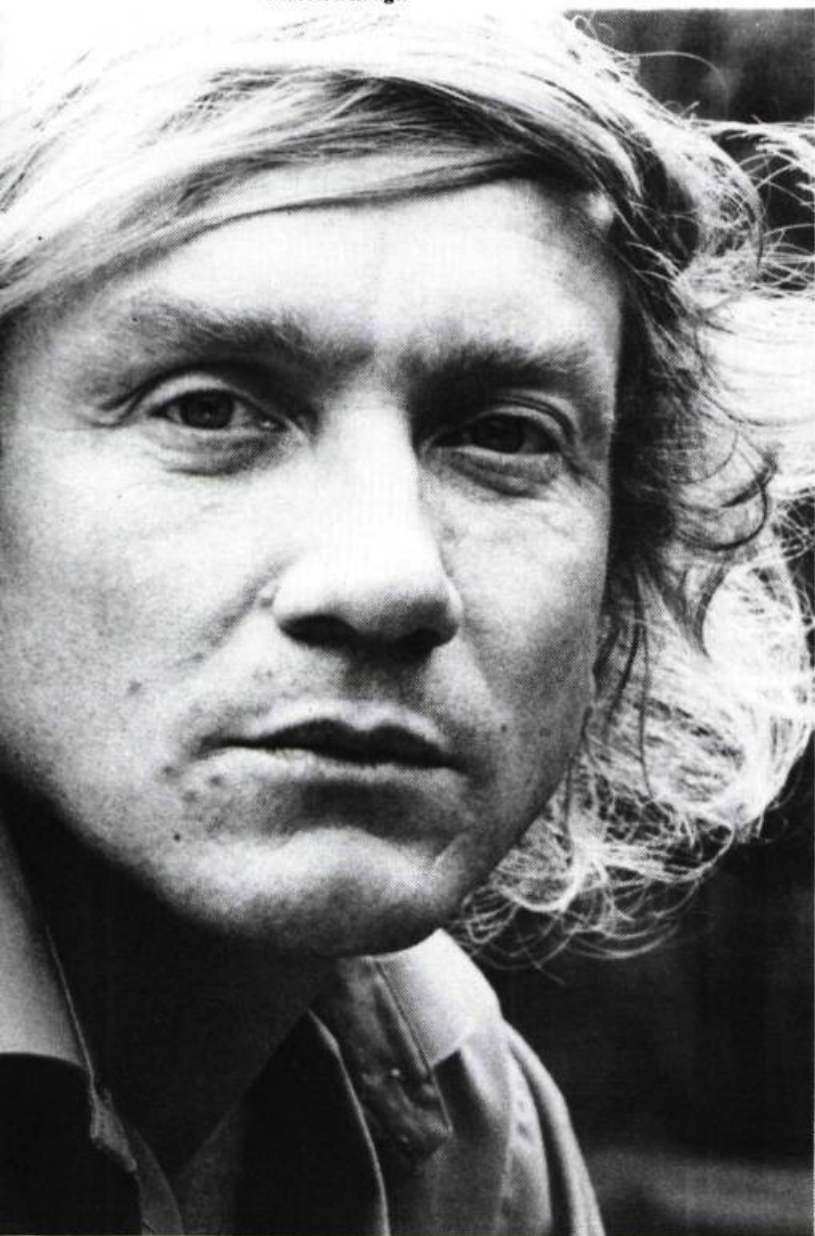
[Explore this journal](#)

Cite this document

Turcotte, S. (1983). L'ordre du désir : entrevue de Marcel Bélanger. *Nuit blanche*, (11), 20–21.

L'ordre du désir

Marcel Bélanger



Marcel Bélanger oeuvre en solitaire. Nomade de l'écriture, il ne cesse d'en explorer les diverses formes. Pour la passion des mots. Il a fait paraître, entre autres, Saisons sauvages, Fragments paniques et Migrations. Je l'ai rencontré peu de temps avant la publication de Strates chez Flammarion.

S.T. — Quel sens prend pour toi cette publication de *Strates* chez Flammarion?

M.B. — Le sens que ça prend... c'est stimulant parce que ça veut dire, il me semble, que la lecture qu'on a fait de mes textes est une lecture détachée d'un contexte socio-culturel, celui du Québec. Je me suis battu pendant plusieurs années contre toutes les contraintes imposées par le milieu littéraire d'ici.

S.T. — *Strates* est une rétrospective des cinq premiers recueils poétiques accompagnée d'inédits. Comme ces recueils s'échelonnent sur pratiquement vingt ans, qu'est-ce que ça a demandé comme travail au niveau de la correction? Peut-on parler de réécriture?

M.B. — D'abord, j'ai publié, comme beaucoup d'écrivains de ma génération, assez tôt. Mon premier livre est paru en 1962 alors que j'avais dix-neuf ans mais j'avais écrit ce recueil à l'âge de dix-sept ans. Quand j'ai été obligé de retravailler les textes de *Pierre de cécité* et ceux qui composent les deux recueils qui suivent (*Plein-vent* et *Prélude à la parole*), j'ai éprouvé un sentiment de panique parce que j'étais obligé de me placer dans une perspective critique, celle de l'expérience que j'ai actuellement, et en même temps, je me posais une question qui était à peu près la suivante: dans ces trois premiers livres, qu'est-ce qui m'était encore contemporain?

Photo A.M. Guérineau

Qu'est-ce qui me disait encore quelque chose? J'ai donc effectué un choix qui correspond à environ un tiers des textes et j'ai essayé dans la mesure du possible de ne pas trop intervenir, me contentant d'élaguer, ou plutôt de privilégier l'un des sens du texte. Pour les deux autres livres, *Infranoir* et *Fragments paniques*, j'ai bien sûr bénéficié d'une certaine distance. J'ai ajouté aussi des textes inédits dont un qui s'intitule *Tunnels*; c'est un texte de quatorze pages qui m'a demandé treize ans de travail.

S.T. — Les Éditions Primeur viennent de publier *Libre cours*, un livre qui regroupe tes essais. Ces essais ont-ils été écrits au cours de la même période que les textes poétiques de *Strates*?

M.B. — Ce recueil *Libre cours* est parallèle à *Strates* dans la mesure où il s'agit d'une réflexion qui résume les questions que je me posais comme écrivain québécois. C'est un peu aussi l'histoire de mes passions, de mes haines à l'égard du milieu québécois. C'est une tentative pour comprendre ce qui s'est passé dans mon expérience de l'écriture poétique.

S.T. — Actuellement, prépares-tu un autre recueil?

M.B. — Quand j'ai commencé *Strates* et *Libre cours*, je me suis retrouvé devant le problème suivant: ou bien m'enfoncer totalement dans le passé que constituaient ces textes, ou bien essayer de travailler à des textes nouveaux. J'ai donc divisé mon temps de la façon suivante: je travaillais à des textes qui vont être réunis sous le titre de *Delta* et qui jouent sur trois genres (le poème, la fiction et l'essai) et je travaille actuellement à des textes de fiction: récits, nouvelles. Je ne sais pas trop quelle forme ça va prendre exactement.

S.T. — N'est-ce pas contradictoire, ou plutôt difficile, de travailler à partir de trois genres?

M.B. — Ça ne m'est plus difficile. Je ne sais plus ce qu'est la notion de genre. Elle est arbitraire, artificielle. Je me suis rendu compte, dans mon expérience, que ce qu'on appelle poème débouche fréquemment sur un essai ou une fiction ou vice versa. Pour moi, ce qui est important, c'est la notion de texte qui essaie de rendre compte d'une expérience qui relève des états de conscience, quelque chose qui agrandit le champ de la pensée, le champ du mental. Dans cette perspective-là, je peux dire que je n'ai jamais abandonné l'idée de réutiliser ou de réintroduire le narratif dans le poème. J'ai le sentiment de ne plus trop savoir ce qu'est un poème.

S.T. — Après vingt ans d'écriture poétique, tu as le sentiment de ne plus savoir ce qu'est un poème?

M.B. — Exactement. J'ai l'impression de ne plus trop savoir ce qu'est la poésie. Ce que je sais, c'est

que pour moi, le geste d'écrire correspond à un mouvement qui prend la forme de la passion. La passion des mots, la passion du langage.

S.T. — Cette passion des mots, doit-elle être présente aussi dans tes lectures? Quelles sont les lectures qui te «nourrissent»?

M.B. — Pendant des années, j'ai beaucoup lu, j'ai lu n'importe quoi, surtout des textes littéraires de tous genres: poésie, essais, romans. Mais depuis quelques années, je lis beaucoup moins parce que je suis peut-être à la recherche de livres que j'appelle nécessaires, c'est-à-dire des livres qui m'obligent à contester ma façon d'être ou de penser. Et puis, je lis de plus en plus de livres de science. Particulièrement en physique et en biologie.

S.T. — On a déjà dit de toi que tu étais fasciné par l'image du chaos? Est-ce exact?

M.B. — C'est exact dans la mesure où, pour moi, écrire c'est instaurer un ordre mais un ordre qui est immédiatement menacé, qui s'écroule sans cesse. Cet ordre, je le définirais comme celui du désir, du projet, de la projection. Dans ma perspective, ceci signifie que le texte est une espèce de lieu de passage du sens.

S.T. — Écrire suppose donc un perpétuel questionnement?

M.B. — Écrire, c'est poser une question qui ne reçoit jamais sa réponse. La réponse ne m'intéresse pas. Dans cette optique, je me sens proche du Tao qui ne se préoccupe pas de l'objectif et qui privilégie le cheminement, la démarche. J'ai un peu l'impression d'être un nomade de l'écriture, d'être sans attaches, d'avoir refusé tous les mouvements, tous les groupes, toutes les chapelles... J'ai l'impression de ne plus savoir qui je suis, ce que j'écris exactement, et c'est cette espèce d'incertitude qui m'intéresse et qui constitue mon propre défi. Si je savais que j'étais, je cesserais immédiatement d'écrire. ■

Entrevue réalisée par Susy Turcotte



Bibliographie

- Pierre de cécité*, Atys, 1962.
- Prélude de la parole*, Déom, 1967.
- Plein vent*, Déom, 1971.
- Saisons sauvages*, Parallèles, 1976.
- Fragments paniques*, Parallèles, 1978.
- Infranoir*, Parallèles/Hexagone, 1978.
- Migrations*, Hexagone, 1979.
- Libre cours*, Primeur, 1983.
- Strates*, Flammarion, 1984. (à paraître).